

D 580 PARAGUAY: ETRE ENFANT DE PRISONNIER EN 1979...

Suite à la réorganisation de l'opposition dans le cadre d'un "accord national" (cf. DIAL D 549), le gouvernement du général Stroessner a procédé dans les derniers mois à de nouvelles arrestations. C'est en particulier le cas de Domingo Laíno, figure de proue de l'opposition; les libérations de prisonniers politiques de l'année 1978 sont déjà loin.

Dans le cadre de sa campagne sur le Paraguay, Amnesty International a, le 15 novembre 1979, publié le témoignage d'une fillette paraguayenne de 13 ans sur l'arrestation de son père en 1975 et son emprisonnement jusqu'en 1978. C'est ce témoignage que nous reproduisons ici, accompagné de celui de son frère, aujourd'hui âgé de 20 ans. Pour des raisons évidentes, les noms et les autres détails sont passés sous silence.

Note DIAL

TEMOIGNAGE DES ENFANTS

D'UN REFUGIE PARAGUAYEN

1- J'ai aujourd'hui 13 ans, et j'avais 8 ans lorsque mon père a été arrêté.

Un soir, alors que j'étais seule à la maison, deux hommes en civil sont venus en demandant si mon père était là. Comme je ne savais pas où il était, ni à quelle heure il devait rentrer, les deux hommes sont repartis, sans rien ajouter de plus.

Le lendemain soir, ces mêmes hommes sont revenus et ont demandé à mon père de les suivre pour un entretien. Tout cela s'est passé dans le calme, discrètement. Du haut du balcon de la maison, j'ai pu voir mon père partir dans une voiture garée devant la maison, comme s'il sortait, tout simplement. Le jour suivant, ma mère et moi fûmes réveillées par des policiers venus fouiller la maison. Ce réveil fut terrible. Je me trouvai entourée de policiers, revolver au poing; ma mère et moi tremblions de peur. Ne trouvant rien, ils repartirent, sans nous donner des nouvelles de mon père.

Bien que sachant que mon père se trouvait au "Departamento de investigación", nous ne fûmes pas autorisées à le voir. Ce n'est que trois mois après son arrestation que je pus enfin lui rendre visite au camp de concentration de Emboscada. Il avait l'air très fatigué, mais faisait tous ses efforts pour n'en rien laisser paraître.

A Emboscada, à l'époque, il y avait 300 prisonniers, dont 23 enfants et des femmes enceintes. J'y ai passé quinze jours, afin d'être avec mon père. Les journées s'écoulaient lentement. Le matin, on sonnait le réveil à 6 H pour faire l'appel, ensuite chacun faisait ce qu'il voulait. Certains la couture, d'autres la menuiserie, moi je jouais avec les enfants. Mais on se sentait sans cesse surveillé. Un climat de peur constant régnait dans la prison, entretenu par les cris des policiers, leurs menaces de nous abattre à la moindre tentative d'évasion. La mauvaise nourriture contribuait à entretenir un moral assez bas chez les prisonniers, surtout chez les femmes enfermées avec leurs enfants en bas âge. Un jour la Croix Rouge fit une distribution de boîtes de lait. Les gardiens n'en distribuèrent que la moitié, gardant l'autre pour eux-mêmes, ce qui obligea les mères à rajouter de l'eau dans les biberons...

Je suis sortie de la prison, un jour avant que mon père ne soit envoyé à la prison "Tercera", pour punition. Là il est resté huit mois sans voir le soleil.

Lorsque je suis sortie de prison, les policiers ont essayé de me faire parler sur les prisonniers, leurs projets d'évasion éventuels, leurs contacts à l'extérieur, en me proposant de m'acheter une poupée...

2- Je n'étais pas au Paraguay lorsque mon père a été arrêté. J'ai, par la suite (un an après), pu lui rendre visite. A ce moment mon père était enfermé à la prison "Tercera", de sinistre réputation. C'est en effet une des prisons les plus dures pour les prisonniers politiques au Paraguay, et très peu en sortent.

Ce qui m'a le plus frappé à ma première visite, c'est le déploiement des forces de police. Mon père se tenait dans une sorte de parloir, encadré par dix policiers, et nous n'avions le droit qu'à trois minutes d'entretien. Le nombre de visites que l'on peut faire au prisonnier dépend du bon vouloir des gardiens.

Mon père partageait sa cellule avec huit autres détenus, dont Virgilio Bareiro, M. Alcorta, M. Rojas et M. Mairana.

A la prison "Tercera" on ne torture pas. Les tortures se font au département d'investigation. Mon père est resté trois ans dans cette prison. D'autres y sont depuis plus de quinze ans, comme M. Bareiro, qui a fait une grève de la faim de cinquante jours, sans rien obtenir.

Durant la détention de mon père, je n'ai jamais été inquiété par le police.

(Texte d'Amnesty International - Section française)

Abonnement annuel: France 170 F - Etranger 200 F par voie normale
(par avion, tarif sur demande selon pays)

Directeur de publication: Charles ANTOINE - Imprimerie CCFD

Commission paritaire de presse: 56249 - ISSN: 0399-6441